

Fictions pansantes

*Bibliothérapies d'hier,
d'aujourd'hui et d'ailleurs*

Sous la direction de
VICTOIRE FEUILLEBOIS ET
ANTHONY MANGEON


hermann
Depuis 1876

Hermann copyright NS 503 - août 2023
Ne pas reproduire ni diffuser sans autorisation



Hermann copyright NS 503 - août 2023
Ne pas reproduire ni diffuser sans autorisation



Introduction

VICTOIRE FEUILLEBOIS
ET ANTHONY MANGEON¹

La lecture semble *a priori* compter parmi ces remèdes qu'on prescrit sans péril : contre certaines peines et déconvenues, vous opterez pour une dose homéopathique de littérature – ou, moins risqué encore, un chapitre bien senti de développement personnel. Sous les abords rassurants de la bibliothérapie (ou thérapie par les livres) se dissimule pourtant une réelle complexité, ainsi qu'une diversité de pratiques et une variété de problématiques dont ont subtilement rendu compte la psychiatre Isabelle Blondiaux, dans son ouvrage paru en 2018², ainsi que la bibliothécaire Bernadette Billa, dans un article publié en 2021 dans le *Bulletin des bibliothèques de France*, et que nous reprenons ici en ouverture de la première partie du présent ouvrage³.

D'un côté, la bibliothérapie désigne en effet le pouvoir qu'on accorde à la lecture de traiter des affections physiques ou psychologiques, ou encore de résoudre des questions morales ou existentielles ; ainsi compris, le terme permet de saisir un ensemble de représentations et de pratiques, anciennes et nouvelles, qui ancrent le livre dans nos existences, le présentant comme un guide

1. Groupe d'études orientales, slaves et néo-helléniques (UR 1340) & Configurations littéraires (UR 1337), Université de Strasbourg, 67000 France.

2. Isabelle Blondiaux, *La littérature peut-elle soigner ? La lecture et ses variations thérapeutiques*, Paris, Honoré Champion, coll. « Unichamp-Essentiel », 2018.

3. Bernadette Billa, « Différentes formes de bibliothérapie en France et à l'étranger », *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, Lyon, École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques, 2021-2, en ligne, <<https://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2021-00-0000-085>>, consulté le 21 avril 2023 ; voir *infra* dans ce volume.

et un étau, en somme un objet transitionnel qui est bien plus qu'un simple *artefact* dans la «vie du lettré⁴». Mais d'un autre côté, la bibliothérapie est devenue une pratique tellement en vogue dans les cultures occidentales qu'au-delà de sa promesse de compléter la relation esthétique par l'action concrète, transformatrice et bénéfique du livre, son succès participe plus largement d'un engouement généralisé pour les méthodes de *coaching* qui caractérisent désormais «la société du développement personnel», selon le sociologue Nicolas Marquis, et qui consistent à «donner aux gens les moyens de produire eux ou elles-mêmes les changements dont ils ont besoin⁵». C'est aussi ce qu'affirme Eva Illouz lorsqu'elle évoque l'émergence d'un «discours thérapeutique» dominant, qui aurait été le véhicule de transformations sociales majeures au xx^e siècle, et même l'agent d'une forme de révolution morale, comprise comme un changement radical de nos sensibilités et de nos comportements⁶. Une idée dominante se serait ainsi imposée, dans nos sociétés libérales et individualistes, qui suppose que chaque sujet ait un potentiel caché qu'il serait de son devoir de développer, notamment par le biais de thérapies permettant la pleine réalisation de soi. Aujourd'hui, vous ne faites donc plus une promenade en forêt, mais une cure de sylvothérapie; vous ne vous contentez pas de dessiner ou de versifier, vous faites de l'art – ou de la poésie-thérapie; vous n'êtes plus un simple lecteur, mais le bibliothérapeute de vos désordres intérieurs, qui pioche dans

4. William Marx, *Vie du lettré*, Paris, Minit, coll. «Paradoxe», 2009.

5. Nicolas Marquis, *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, préface d'Alain Ehrenberg, Paris, PUF, coll. «Partage du savoir», 2014, quatrième de couverture.

6. Eva Illouz, *Les Sentiments du capitalisme*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard, Paris, Seuil, 2006. Sur les révolutions morales, voir Kwame Anthony Appiah, *Le Code d'honneur : comment adviennent les révolutions morales*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-François Sené, Paris, Gallimard, coll. «NRF Essais», 2012.

la littérature mondiale de quoi se constituer une série d'ordonnances procurant des « remèdes littéraires⁷ ».

Cette dynamique sociale entre en résonance avec le changement de paradigme que vivent les études littéraires depuis quarante ans, où l'on s'est progressivement remis à considérer la littérature non plus comme un monde à part, conçu à des fins prioritairement esthétiques, mais comme une production en prise avec le réel, qui en reflète ou parfois en dénoue les tensions, et qui s'attache notamment à « réparer le monde », pour reprendre à Alexandre Gefen le titre d'un de ses essais⁸. Ce tournant qu'on qualifiera d'éthique a grandement contribué à renouveler l'étude de la littérature en y inscrivant de nouveaux objets et de nouvelles pratiques, comme la littérature de témoignage ou notre « nouvel âge de l'enquête⁹ », en y ouvrant de nouveaux champs, comme celui des *trauma studies*¹⁰, et en y imposant de nouvelles notions venues souvent du monde anglo-saxon, comme celle de *care* ou de soin¹¹. Des esprits chagrins objectent toutefois que cette revendication d'un horizon thérapeutique pour la littérature va de pair avec la marchandisation outrancière du domaine de l'art¹². Les créations

7. Ella Berthoud et Susan Elderkin, *Remèdes littéraires. Se soigner par les livres*, traduit de l'anglais par Philippe Babo et Pascal Dupont, Paris, Librairie générale française, coll. « Livre de poche », 2022 [2013, 2015 pour la traduction française]. Voir également Héloïse Goy et Tatiana Lenté, *Bibliothérapie. 500 livres qui réenchangent la vie*, préface d'Alexandre Jardin, Paris, Hachette Livre, 2019.

8. Alexandre Gefen, *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti, coll. « Les Essais », 2017.

9. Voir Laurent Demanze, *Un nouvel âge de l'enquête : portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, José Corti, coll. « Les Essais », 2019.

10. Cathy Caruth, *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative and History*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2016 [1996].

11. *Pour une littérature du care*, textes réunis par Alexandre Gefen et Andrea Oberhuber, Colloques en ligne *Acta Fabula*, publié le 31 août 2022, en ligne, <<https://www.fabula.org/colloques/sommaire8205.php>>.

12. Victoire Feuillebois, « *Happy end* », « Guides du bonheur », in M. Gally (dir.), *Dictionnaire du bonheur*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 181-182 et p. 475-476.

littéraires se trouvent ainsi mises à profit par des institutions commerciales qui, tout en monnayant souvent leurs services et leurs conseils à prix d'or, évaluent surtout l'intérêt des textes à l'aune de critères extérieurs à leurs qualités formelles.

Récemment, c'est sur la notion de bibliothérapie elle-même que ces critiques se sont concentrées¹³. Des doutes s'élèvent à la fois sur son ambition médicale, pour laquelle peu de preuves scientifiques ont pu être apportées, et sur l'instrumentalisation ou l'affadissement de la littérature qu'elle pourrait provoquer. Ces critiques ne sont assurément pas nouvelles : Umberto Eco épingleait déjà, au début des années 1990, l'idéologie « consolatoire » des *Mystères de Paris* ou de *Superman*, qui proposait au lecteur des intrigues non problématiques, comblant parfaitement ses souhaits¹⁴. Le critique établissait ainsi un critère esthétique permettant de trancher entre bonnes et mauvaises fictions – d'un côté, la fin ouverte et l'ambiguïté morale et artistique; de l'autre, le plaisir coupable de la répétition des procédés et le *happy end* attendu qui priverait souvent le lecteur de la possibilité de grandir par la fiction. Pour d'autres détracteurs de la bibliothérapie, elle serait le dernier avatar d'une conception romantique de l'œuvre, où la croyance dans l'action concrète et la configuration existentielle par la fiction a dégénéré en une vision malade, déjà dénoncée par Lautréamont à son

13. Notamment au nom de la volonté de « guérir » à tout prix contre laquelle protestent plusieurs textes ou essais récents : Philippe Forest, *Je reste roi de mes chagrins*, Paris, Gallimard, 2019; Adèle Van Reeth, *Inconsolable*, Paris, Gallimard, 2023. Le fait que les deux livres soient publiés dans la collection blanche de Gallimard, réputée s'inscrire dans une définition traditionnelle de la « haute littérature », met en relief ce phénomène de résistance à l'idée d'un arraisonnement du livre à des buts pratiques. À l'autre bout du spectre, c'est une critique plus politique de cet impératif du bonheur, lequel peut prendre des formes littéraires, qu'introduisent les sociologues Eva Illouz et Edgar Cabanas dans *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, traduit de l'anglais par Frédéric Joly, Paris, Premier Parallèle, 2018.

14. Umberto Eco, *De Superman au Surhomme*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Bernard Grasset, 1993, p. 16-21.

époque, quand l'échange littéraire mettait en contact un écrivain valétudinaire et un lecteur « garde-malade ». Lassé de présenter les compresses et d'étaler les emplâtres, ce dernier aurait à présent changé de camp : le voici glissé dans le lit du convalescent, exigeant du livre qu'il lui apporte son remède ou son cachet d'antidépresseur. Mais surtout, certains auteurs et critiques contemporains comme Philippe Forest remettent en cause la dimension éthique de cette tendance à vouloir confier à la littérature un potentiel thérapeutique¹⁵ : parce qu'elle imposerait une exigence de guérison du traumatisme, parce qu'elle refuserait de laisser leur juste place à la souffrance et au deuil, et parce qu'elle dessinerait pour tout horizon aux lettres de faire de nous des sujets heureux et glorieux, elle s'avérerait une pratique aussi violente que douceuse. Elle devrait donc être rejetée en dehors de la sphère de l'éthique, plutôt que d'en constituer l'un des pivots.

On l'aura compris : la bibliothérapie est un sujet polémique autant qu'une notion labile. Ses ambiguïtés portent à la fois sur le statut assigné à la littérature et sur ce qu'il faut entendre exactement par thérapie. Pour certains, la bibliothérapie désigne la foi en un pouvoir quasiment magique de la littérature, pour d'autres elle signale à l'inverse son asservissement à des logiques consuméristes. N'oublions pas à ce titre que le « thérapeute » en grec est d'abord le serviteur, et non à proprement parler le médecin : aller à l'encontre de l'étymologie et préférer la blouse du docteur à la livrée du domestique n'est certainement pas sans conséquence. À côté des questions esthétiques, la bibliothérapie soulève alors d'importantes problématiques éthiques, qui ont par exemple conduit l'International Federation of Biblio-Poetry Therapy à se doter d'une charte détaillée, pour partie inspirée du serment d'Hippocrate. Revenons donc à

15. Philippe Forest, « La littérature est là pour inquiéter, pas pour réparer », entretien avec Juliette Cerf, *Télérama*, 23 décembre 2020, en ligne <<https://www.telerama.fr/livre/philippe-forest-la-litterature-est-la-pour-inquieter-pas-pour-reparer-6777229.php>>.

notre scénario initial : sommes-nous bien sûr de l'innocuité de notre prescription bibliothérapeutique ? Les travaux d'Hélène Merlin-Kajman ont rappelé tous les dangers qu'il y a à lire « dans la gueule du loup¹⁶ », en s'exposant à la possibilité de traumatismes induits par la lecture : ne serait-ce pas une nouvelle raison de nous défier d'une bibliothérapie moins inoffensive que nous le croyions ?

Plutôt que de contribuer à alimenter la polémique, il nous a semblé nécessaire de prendre au sérieux la bibliothérapie – c'est-à-dire essayer de comprendre, sans occulter les difficultés qu'elle présente, ce qu'elle a à nous dire ou à nous offrir, pour évaluer aussi, inversement, ce qu'en tant qu'universitaires – médecins, chercheurs en littérature et spécialistes d'un auteur, d'un genre, d'un domaine ou d'une période donnée – nous pouvons avoir à lui apporter. Sommes-nous susceptibles de devenir des bibliothérapeutes ? À la manière de M. Jourdain, ne le sommes-nous pas déjà sans le savoir ? Plus fondamentalement peut-être, formons-nous des bibliothérapeutes en devenir ? Et le cas échéant, les formons-nous bien, au sens fort et éthique du terme ?

Il y a en effet plusieurs manières de répondre aux accusations d'ordre esthétique et éthique dont la bibliothérapie est fréquemment l'objet. Ces réponses, dont notre volume se veut le laboratoire, consistent d'abord à mettre en avant la profondeur, la densité et même parfois l'opacité des textes littéraires. Au modèle utilitaire des livres de développement personnel, fournissant au lecteur des réponses transparentes et immédiates à ses questionnements, la bibliothérapie herméneutique que propose Marc-Alain Ouaknin, par exemple, préfère le pouvoir de textes complexes, dont la polysémie même, impliquant l'intervention de plusieurs discutants, permettra au lecteur

16. Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup : essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, 2016.

de se libérer des cercles vicieux de la maladie¹⁷. Au règne sans partage du « discours thérapeutique », adossé au capitalisme libéral, on pourra ensuite opposer d'autres traditions bibliothérapeutiques : celles qui nous viennent notamment de l'Antiquité gréco-latine ou de diverses sources religieuses, celles aussi qui nous viennent d'un ailleurs à la fois spatial et temporel. Il peut être utile, pour poser autrement ce débat contemporain et repenser une éventuelle dimension éthique de la bibliothérapie, de se pencher sur ses représentations et ses pratiques en dehors de notre temps et de notre espace saturés par la logique du *coaching* et de l'amélioration de soi. Il y a là un enjeu généalogique souvent occulté : la bibliothérapie au sens d'accompagnement et d'amélioration de nos existences concrètes par le livre n'est évidemment pas l'apanage de nos sociétés occidentales contemporaines, et ailleurs elle peut recouvrir des valeurs autres qu'il convient alors de rappeler et d'interroger. L'enjeu est donc moins polémique qu'épistémologique. Regarder la bibliothérapie depuis notre hier ou selon notre ailleurs, et non plus simplement d'après notre aujourd'hui, c'est s'autoriser à la penser moins en enjeu marketing qu'en termes de représentations littéraires : depuis *Le Panchatranta* et *Les Mille et une Nuits*, la littérature rêve d'un pouvoir de guérison – ce qui ne veut pas dire qu'elle croit qu'il soit véritablement possible, ou que ce pouvoir passe par un message simple et par une expérience esthétique réduite à quelques conventions.

Enfin, il nous a semblé que déplacer parfois vers l'est le regard sur la notion de bibliothérapies était aussi, en soi, un geste éthique. Il ne s'agit pas en effet pour nous de chercher à légitimer à toutes fins une notion accusée d'injecter systématiquement une exigence de guérison, mais plutôt de redonner de la voix et de la chair à des textes et à des auteurs qui sont souvent ignorés, invisibilisés voire dénigrés dans la réflexion

17. Marc-Alain Ouaknin, *Bibliothérapie : lire, c'est guérir*, Paris, Seuil, 1994.

générale sur la bibliothérapie. D'un côté, les marchands en bibliothérapies font très rarement référence aux traditions souvent millénaires qui ont été les premières à mettre en place ce modèle, leur préférant des produits venus du monde anglo-saxon et imposant au reste de la planète un modèle de fiction très calibré ; à l'autre bout du spectre, les critiques de la bibliothérapie jettent souvent le discrédit sur des genres entiers de la littérature (littérature sentimentale, pour enfants ou jeunes adultes...) ainsi que sur des groupes (femmes, jeunes, minorités raciales, sexuelles ou religieuses...) hâtivement soupçonnés de nourrir des conceptions naïves et utilitaires des textes dont le critique avisé devrait se défaire. Parler de la bibliothérapie à partir de l'aujourd'hui, mais aussi de l'hier et de l'ailleurs, c'est donc rétablir une circulation des traditions entre Orient et Occident, et entre des acteurs de l'expérience littéraire dans une sphère aujourd'hui très fragmentée.

Pour mener à bien ce programme, nous procéderons en quatre temps.

Dans une première partie chargée de placer quelques « repères historiques, philosophiques et bibliothérapeutiques », nous nous intéresserons à des représentations anciennes des pouvoirs thérapeutiques du livre, ainsi qu'aux usages et aux effets souvent ambivalents de la lecture : un fil conducteur court en effet de l'antiquité au XIX^e siècle, qui souligne l'association paradoxale de la douceur et de l'amertume, du divertissement et de l'éducation (*placere et docere*), ou de la capacité duelle des fictions à intoxiquer autant qu'à consoler les esprits.

Louis-Patrick Bergot explore ainsi tout d'abord « le motif du livre mangé », tel qu'il s'est ancré dans l'imaginaire occidental, en particulier dans la Bible, et tel qu'il se manifeste encore de façon exemplaire dans le dénouement du *Nom de la Rose* (1980), le fameux roman d'Umberto Eco. À partir d'une étude minutieuse de quelques manuscrits médiévaux français, il montre notamment comment l'ingestion des Écritures, « douce comme le miel » pour Ézéchiél, et « douce, mais amère »

pour Jean, dans son *Apocalypse*, est surtout envisagée comme un remède, une consolation et le moyen le plus efficace au Moyen Âge de purger l'âme.

Depuis la littérature talmudique, David Lemler revient quant à lui sur la critique platonicienne de l'écriture, telle que la déconstruisit Jacques Derrida dans son commentaire du *Phèdre*¹⁸. L'auteur en étudie les échos chez deux penseurs juifs – d'abord Moïse Maïmonide, juriste, rabbin et philosophe du XII^e siècle, et ensuite Moses Mendelssohn qui, au XVIII^e siècle, radicalisa cette critique en y voyant le principe de l'idolâtrie, tout en envisageant une autre « écriture » comme remède de la première : les « lois cérémonielles » du judaïsme, qualifiées d'« écriture vivante ». David Lemler démontre alors que dans la perspective de la pensée juive moderne, les lectures herméneutiques et critiques sont des remèdes nécessaires contre le poison que constituent des livres antérieurs et devenus scellés, à commencer par la Torah elle-même.

Toujours au XVIII^e siècle, Nicolas Fréry expose une semblable dualité dans l'œuvre du philosophe et romancier Jean-Jacques Rousseau. En effet, ce dernier eut beau développer une critique virulente de la culture livresque, il n'en reconnaissait pas moins à certaines lectures une paradoxale valeur curative. C'est qu'en vertu de la dialectique du « remède dans le mal », les livres seraient indissolublement un poison, dont il importe de guérir, et l'un des baumes les plus salutaires. Après avoir rendu compte de ce double regard porté sur la lecture, Nicolas Fréry montre que l'un des meilleurs paradigmes pour penser l'apaisement par les livres est, chez Rousseau, celui de la consolation. Il étudie enfin le discours que les lecteurs de Rousseau ont eux-mêmes tenu sur la signification thérapeutique de son œuvre, en insistant sur sa nocivité tout en la célébrant comme un remède consolatoire.

18. Jacques Derrida, « La pharmacie de Platon », première version publiée dans la revue *Tel Quel*, n° 32, hiver 1968, p. 3-48 et n° 33, été 1968, p. 18-59, 1968 ; repris dans Jacques Derrida, *La Dissémination*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1993 [1972], p. 79-213.

L'analyse littéraire doit-elle cependant se contenter d'étudier les représentations de la bibliothérapie, ou a-t-elle les moyens théoriques d'explorer l'apport effectif d'un texte littéraire au soin ? Pour répondre à cette interrogation, Lucien Derainne prend en compte la strate intermédiaire des discours sociaux qui configurent également l'expérience qu'un patient peut avoir de sa maladie. Il montre alors que c'est en modifiant ces discours que la littérature peut véritablement agir sur la maladie, et il explore notamment les exemples de la migraine, de la folie suicidaire et du traumatisme dans un roman d'Alfred de Vigny *Stello, ou les Diables bleus* (1832), qui fut à l'époque tout à la fois célébré pour ses vertus diagnostiques, et critiqué pour le modèle romantique qu'il valorisait, et qu'on soupçonnait d'être à l'origine d'une épidémie de suicides parmi les jeunes gens.

Après ces diverses explorations des ambivalences de la lecture, suivent deux parties en miroir l'une de l'autre, puisqu'elles mettent semblablement en regard des œuvres canoniques (telles que *Les Mille et une Nuits*) et des productions contemporaines, ainsi que des littératures occidentales et des littératures orientales (en particulier la littérature russe et la littérature chinoise dans ses deux versants complémentaires, les productions sinophones et les productions francophones).

La deuxième partie du volume est donc consacrée aux « modèles classiques » et à leurs « réappropriations contemporaines ». Danièle Henky montre d'abord que le romancier français Jean-Marie Gustave Le Clézio, en s'inspirant des *Aventures de Sindbad* dans son récit *Celui qui n'avait jamais vu la mer*, publié en littérature de jeunesse, n'avait sans doute pas pour seul but d'actualiser un des trésors du patrimoine des contes orientaux afin d'en offrir une réécriture aussi originale que récréative. En choisissant en effet comme hypotexte un récit des *Mille et une Nuits*, l'auteur offre à ses jeunes lecteurs un exutoire à leur désir d'aventures autant qu'à leur besoin d'expérimenter de manière fantasmatique et au-delà du divertissement, il esquisse, selon Danièle Henky, une voie thérapeutique semblable à celle qu'envisageait Bruno Bettelheim dans sa *Psychanalyse des contes de fées*.

Étudiant à son tour les réécritures des grands romans de Tolstoï (*Guerre et Paix*, *Anna Karénine*) dans la littérature anglo-saxonne contemporaine pour femmes et pour jeunes adultes, Victoire Feuillebois évoque un corpus de romans qui semblent à première vue se caractériser par une appropriation sauvage ou naïve de textes issus de la littérature classique à des fins bibliothérapeutiques : en prenant Léon Tolstoï comme mentor et ses romans comme guides dans l'existence, les héroïnes semblent jouer à outrance la carte de l'actualisation, et *in fine* commettre un faux pas à la fois existentiel et esthétique qui ne dévoilerait que leur méconnaissance du fonctionnement d'une littérature authentique. Pourtant, appliquées au « cas Tolstoï », ces réécritures mettent en relief l'ambition de guérison qui anime tout un pan du roman russe classique, et que Tolstoï a lui-même incarnée malgré son apparent scepticisme concernant les avantages de la littérature pour la vie.

Après avoir mené une archéologie du concept de bibliothérapie en Chine, et montré notamment comment les œuvres littéraires les plus lues, constituées en véritables canons, étaient de ce fait dotées d'une valeur thérapeutique dans la mesure où elles contribuaient à guider et à former un caractère national particulier, Weiwei Xiang analyse quant à elle les trois modèles bibliothérapeutiques qui dominent aujourd'hui la littérature chinoise contemporaine, et qui veulent que l'auteur se soigne par l'écriture, qu'il soigne par ailleurs le lecteur, et que ce dernier se soigne également par la littérature. En s'appuyant sur les romans les plus représentatifs de trois auteurs chinois contemporains (Shi Tiesheng, Bi Shumin et Lu Yao), la critique expose alors quelles évolutions a connues la bibliothérapie chinoise dans son contact avec la bibliothérapie occidentale.

Ce sont précisément les « imaginaires du livre-médecin » qui sont ensuite au cœur de la troisième partie.

Dans son étude du récit autobiographique de Iakovos Kambanellis, célèbre dramaturge grec qui livra tardivement, vingt ans après sa libération, le bouleversant témoignage de son internement dans un camp de concentration nazi en Autriche,

à Mauthausen, Solange Livanis montre qu'une thérapie du trauma passe notamment par l'ouverture aux mythes autant qu'aux récits fondateurs de la littérature mondiale, et donc par une forme délibérée d'intertextualité, qui va jusqu'à l'assimilation de certaines personnes (par exemple Yannina, compagne d'infortune de l'auteur dans le camp) à des figures littéraires de la résilience comme Shéhérazade, la conteuse des *Mille et une Nuits*.

C'est dans la littérature québécoise contemporaine que Ninon Chavoz explore à son tour cet imaginaire du livre-médecin. Quoique fort différents dans leurs choix esthétiques et narratifs, les romans des Canadiens Jacques Poulin (*La Tournée d'automne*, 1993 ; *L'anglais n'est pas une langue magique*, 2009) et Nancy Huston (*Le Club des miracles relatifs*, 2016) ont en effet pour point commun de représenter des scènes de lecture bibliothérapeutiques, au cours desquelles le lecteur joue un rôle décisif d'intercession auprès des malades (victimes, selon les cas, de comas, de dépressions ou d'intoxications sur leur lieu de travail). Tout en construisant une figure forte du lecteur, qui tient à la fois lieu de passeur et de soignant, ces textes tempèrent néanmoins une approche trop optimiste qui ferait de la bibliothérapie une forme de panacée. Ils insistent plutôt sur la relativité de tout traitement (qui doit s'adapter à chaque cas particulier), et sur la modestie des objectifs à poursuivre. Il ne s'agit pour le bibliothérapeute ni de « réparer le monde », irrémédiablement menacé, ni de trouver la solution « magique » à toutes les questions – mais simplement d'entrebâiller quelques portes et d'espérer un miracle éventuel et toujours relatif.

Anthony Mangeon s'intéresse quant à lui à l'écrivain francophone chinois Dai Sijie qui, cinéaste et romancier, a développé un art fictionnel profondément lié à la littérature, et plus précisément à l'influence déterminante de certaines lectures sur la vie de ses personnages. Après avoir exposé les contours des diverses « bibliothèques » (chinoise, française, occidentale, réelles et fictives) qui se trouvent figurées dans l'œuvre romanesque de cet auteur, et après avoir étudié les fins de cette autoréflexivité littéraire, Anthony Mangeon se concentre sur les mises en scène

des usages du livre et des effets de la lecture dans les divers romans de son corpus. Puis il analyse les mises en abyme des pouvoirs thérapeutiques de la littérature dans deux romans en particulier (*Balzac et la petite tailleuse chinoise*, *Par une nuit où la lune ne s'est pas levée*), en opérant un rapprochement entre la bibliothérapie, telle qu'elle s'y trouve mise en œuvre, et la psychothérapie du changement, telle qu'elle fut théorisée et pratiquée par l'école de Palo Alto.

La quatrième partie peut dès lors resserrer la focale sur « les bibliothérapeutes dans la cité », en se centrant sur les vertus thérapeutiques prêtées à des productions moins valorisées que la littérature savante ou canonique, telles que le manga venu du Japon, la bande dessinée, la littérature de jeunesse ou le théâtre de la performance.

Philosophe et professeur de médecine, Jean-Christophe Weber montre combien le manga à succès *Say Hello to Black Jack* offre le récit détaillé et bien documenté du parcours de formation d'un interne en médecine au sein d'un hôpital universitaire de Tokyo. En se faisant ainsi *Bildungsroman* et parcours d'initiation dans la quête de réponses à la question de ce qu'est un médecin aujourd'hui, ce manga ne remplit pas, à première vue, les critères d'une bibliothérapie entendue au sens étroit d'un traitement d'appoint pour des troubles mentaux. Jean-Christophe Weber met en garde également contre la tentation de le proposer comme prévention de la souffrance médicale au travail. Il souligne en revanche la portée de sa critique sociale, qui a certainement contribué au traitement de choc dont avait besoin le système de santé japonais, lequel s'est profondément réformé dans les années qui suivirent le phénoménal succès de ce manga. Ce dernier invite donc, selon Jean-Christophe Weber, à une pratique réflexive de la médecine ainsi qu'à une réflexion sur l'éthique de la pratique clinique, et son format narratif de roman graphique présente finalement un grand intérêt pour la bibliothérapie sous tous ses aspects.

Sandy Bartosik et Philippe Clermont proposent quant à eux d'explorer le potentiel bibliothérapeutique de la littérature

de jeunesse à partir de l'exemple des représentations des troubles du comportement alimentaire (TCA). L'étude d'un corpus d'albums et de bandes dessinées montre comment les éléments textuels et iconographiques permettent d'esquisser une poétique des maladies de la faim, dont les représentations se révèlent fidèles à la réalité que vivent les malades atteints de TCA. Plusieurs problématiques typiques des TCA sont mises en exergue par les auteurs du corpus, comme les problèmes d'expression, de contradiction, de conduite excessive ou d'isolement. Sur cette étude pratique, les auteurs élaborent une interrogation théorique sur la bibliothérapie en littérature de jeunesse. Le corpus retenu s'inscrit dans la tradition d'une littérature de jeunesse didactique : il s'agit d'instruire, d'informer le jeune lecteur sur les TCA afin de le prévenir des dangers, première étape du soin. La littérature de jeunesse présente ainsi des spécificités qui participent toutes à son potentiel thérapeutique ; à l'instar de la bibliothérapie qui opère en littérature générale, elle déclenche un choc émotionnel et psychique, permet d'élaborer une relation intime avec les personnages et libère par les mots et par l'image.

Pour finir, Kenza Jernite se penche sur l'imaginaire de la guérison par la lecture, tel qu'il est représenté sur scène dans le théâtre de Tiago Rodrigues. L'autrice dénoue l'apparent paradoxe qu'il y a à choisir un art de la performance collective pour évoquer la bibliothérapie : le rapport si complexe que le théâtre contemporain entretient au texte, et en particulier aux grandes œuvres du patrimoine, amène celles et ceux qui s'occupent de théâtre à s'interroger sur la nature de l'acte de lecture présidant à la création scénique. C'est le cas de deux œuvres et spectacles du metteur en scène Tiago Rodrigues, *By Heart (Apprendre par cœur)* (2013) et *Entre les lignes* (2013), qui questionnent, sur la scène même, ce que lire veut dire. Or la méthode de travail du metteur en scène portugais repose, par bien des aspects, sur des fondements proches de ceux de la bibliothérapie herméneutique, telle qu'elle est définie par Marc-Alain Ouaknin. À travers son utilisation du livre en scène,

Tiago Rodrigues reprend trois piliers de l'action bibliothérapeutique – le dialogue, l'intertextualité et le questionnement – tout en rendant concrète la mise en mouvement du langage opérée par le passage au plateau.

*

La traversée de ce volume et des diverses œuvres que ses auteurs prennent pour objet convie finalement à un constat : si, dans ses vertus thérapeutiques, la littérature se distingue nettement des manuels de développement personnel, et si la bibliothérapie créative peut prendre l'ascendant sur la bibliothérapie informative, c'est avant tout grâce aux pouvoirs de la fiction et de l'imagination en morale qui aident souvent à changer de cadre et perspective – y compris dans les situations les plus extrêmes et désespérées¹⁹. Le personnage de Morel, héros du roman de Romain Gary *Les Racines du ciel* en 1956, rappelait ainsi comment lui et ses codétenus avaient pu survivre aux horreurs des camps en se prêtant aux jeux de deux fictions : celle d'une présence féminine fantasmée dans leur misérable baraquement, devant laquelle les divers prisonniers s'efforçaient de manifester autant de décence que de courtoisie, et entretenaient par là leur dignité humaine, et celle d'éléphants imaginaires dont ils auraient eu secrètement la garde, et pour lesquels ils devaient donc survivre afin de continuer à en assurer la protection et la liberté²⁰. C'est souvent un tel détour par la fiction qui peut paradoxalement conduire à faire cas de l'autre autant que de soi dans la réalité. Les fictions se font ainsi *pansantes autant que pensantes* – et leur lecture peut dès lors consister à éprouver leurs vertus thérapeutiques et notamment

19. Voir Martin Gibert, *L'Imagination en morale*, Paris, Hermann, coll. « L'avocat du diable », 2014.

20. Romain Gary, *Les Racines du ciel* [1956], in *Romans et récits 1*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2019, en particulier les chapitres VIII et XXVIII.

leur force consolatoire dans l'acte même où l'on s'expose à leur dimension (auto)réflexive, voire herméneutique. Parce qu'il marque un infléchissement des fictions pensantes vers la question thérapeutique, ce volume trouve naturellement sa place dans la belle collection dirigée par Franck Salaün aux éditions Hermann.